

PQ
1956
B38

A
A
0
0
0
0
7
3
1
2
9
9
4



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

Beaumarchais

Barber of Seville



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

BEAUMARCHAIS

IV

LE
ARBIER DE SÉVILLE

ou la Précaution inutile.

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

présentée et tombée sur le théâtre de la Comédie-Française.
aux Tuileries. le 23 février 1775.

Et j'étais père, et je ne pus mourir
(Zaïre, acte II).

NOTICE ET NOTES

par

CH.-M. DES GRANGES

PARIS

LIBRAIRIE HATIER

8, Rue d'Assas, 8

140236
UNIVERSITY of CALIFORNIA

AT

LOS ANGELES

NOTICE SUR BEAUMARCHAIS

et sur le BARBIER DE SÉVILLE

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais naquit à Paris le 24 Janvier 1732. Son père était horloger, très habile en son métier et fort lettré ; il fit donner à son fils et à ses cinq filles une excellente éducation. Pierre-Augustin étudia l'horlogerie sous la direction de son père et devint lui-même un maître : il inventa un nouveau système d'échappement qui permettait de faire des montres aussi petites et aussi plates que possible. Il put offrir ainsi à M^{me} de Pompadour une montre qui tenait dans le chaton d'une bague.

C'est comme fournisseur breveté du Roi que Beaumarchais pénétra d'abord à la Cour. Bientôt ses talents de musicien et de harpiste lui attirèrent la faveur des filles de Louis XV, qui prirent de lui des leçons et lui firent organiser de petits concerts. Son premier mariage (il se maria trois fois) lui permit d'acheter à la Cour une modeste charge de *clerc d'office*. Un peu plus tard, les services qu'il rendit au célèbre financier Paris du Verny l'enrichirent assez pour qu'il pût acheter une autre charge, celle de *lieutenant-général des chasses aux baillages et capitaineries du Louvre*, et qui l'anoblit.

Un espagnol, nommé Clavijo, ayant promis d'épouser une de ses sœurs et ne voulant pas tenir sa promesse, Beaumarchais part pour l'Espagne, et il obtient que Clavijo soit destitué de son emploi à la cour. En même temps, il fréquente l'aristocratie madrilène, et spéculé heureusement avec des fonds que lui avait confiés Du Verny.

C'est seulement en 1767, à trente-cinq ans, que Beaumarchais débute au théâtre, en faisant représenter à la Comédie-Française un drame larmoyant, *Eugénie*. La pièce, d'abord sifflée, se releva et resta longtemps au répertoire. En 1770, les *Deux Amis* firent une chute sans lendemain.

Puis, Beaumarchais eut à soutenir un procès contre le comte de la Blache, à propos de la succession de Du Verny. En compte avec le financier défunt, il réclamait une différence de 15.000 livres ; l'héritier, La Blache, niait le bien-fondé de cette demande. D'abord vainqueur, Beaumarchais fut condamné par le Parlement. Mais il prit une terrible revanche et mit toute l'opinion de son côté en écrivant ses *Mémoires*. Madame Goetz-

man, femme d'un de ses juges, avait accepté cent louis et une montre pour faire obtenir à Beaumarchais une audience de son mari ; elle avait demandé en outre quinze louis pour son secrétaire. L'audience n'ayant pas été accordée, M^{me} Gozman avait rendu les cent louis et la montre ; mais elle refusait de restituer les quinze louis. Tel est le sujet, en apparence futile, de ces *Mémoires* qui sont un chef-d'œuvre d'esprit, de verve et souvent d'éloquence.

Dès l'année 1772, Beaumarchais avait composé pour les Italiens un *Barbier de Séville* sous la forme d'un opéra-comique, dont il avait fait lui-même la musique. Les Italiens refusèrent la pièce (1). Beaumarchais la remania et en fit une comédie en quatre actes ; reçu au Théâtre-Français, le *Barbier* fut annoncé pour le 12 février 1774 ; mais, le 10, un ordre vint qui interdisait l'ouvrage, à cause des allusions que l'auteur y faisait à son procès et à ses juges.

Enfin le 23 février 1775, on donna la première représentation du *Barbier de Séville*, que Beaumarchais avait surchargé de plaisanteries nouvelles, et qui était en cinq actes. Mais le public siffla. Beaumarchais allégea sa comédie d'un acte, et dit aux spectateurs : « Nous nous sommes *mis en quatre* pour vous plaire. » C'est sous cette forme définitive que le *Barbier* est resté au répertoire. Depuis près de cent cinquante ans on n'a cessé de le jouer, soit au Théâtre-Français, soit à l'Odéon. — En 1780, le compositeur italien Paisiello en tira un *opéra-buffa*, que fit oublier, en 1816, la nouvelle version musicale de Rossini. L'œuvre originale de Beaumarchais et l'opéra du maestro italien continuent parallèlement leur brillante carrière.

Le sujet du *Barbier de Séville* n'était pas neuf. Beaumarchais l'avoue lui-même dans la *Lettre* qui sert de Préface à la 1^{re} édition. Il s'agit d'un vieux tuteur qui veut épouser sa pupille, et celle-ci lui est enlevée par un jeune homme. N'est-ce pas le thème de l'*École des Femmes*, de Molière, et des *Folies Amour usées* de Regnard ? Mais Beaumarchais a peut-être encore emprunté quelques-unes de ses situations à une comédie de Fatouville, jouée aux Italiens en 1692, et qui a pour titre *La Précution inutile*, le sous-titre même du *Barbier*. Il s'est inspiré également d'un livret d'opéra-comique de Sedaine, *On ne s'avise jamais de tout* ; et il le proclame spirituellement dans sa Préface. Mais quand on examine les caractères de Bartholo et de Figaro, on reconnaît qu'il y a là de véritables créations du génie comique ; et le style du *Barbier*, loin de ressembler à celui des prédécesseurs de Beaumarchais, annonce plutôt celui de Dumas fils et d'Émile Augier.

Le prince de Conti avait défié Beaumarchais de faire repa-

(1) Dans le manuscrit du *Barbier* (Acte I, Sc. 3), on trouve une allusion à cet échec ; le passage fut supprimé dès la seconde représentation.

raître Figaro sur la scène, dans une nouvelle et plus forte intrigue. L'auteur du *Barbier* composa le *Mariage de Figaro*. Mais le Roi et le garde des sceaux s'opposèrent longtemps à la représentation d'une pièce où Beaumarchais attaquait la noblesse et le régime même. Il fallut l'intervention du Comte d'Artois, le futur Charles X, pour que le *Mariage* fût joué le 27 avril 1784. Ce fut un succès à la fois de scandale et d'enthousiasme.

Cependant Beaumarchais continuait sa carrière d'homme d'affaires et de spéculateur. Il arma des vaisseaux pour transporter des munitions et des armes chez les colons d'Amérique révoltés contre l'Angleterre, et soutint, avec l'argent qu'il réalisa dans ces opérations plus ou moins louches, des entreprises de tout genre. C'est ainsi qu'il fit exécuter la grande édition des *Œuvres complètes de Voltaire*, dite édition de Kehl, avec les notes de Condorcet.

En 1787, Beaumarchais fit jouer un opéra, *Tarare* dont Salieri avait composé la musique. En 1791, il donna *la Mère coupable*, drame larmoyant, où reparaissent encore Figaro, Almaviva, Rosine. Mais l'œuvre est languissante et n'est pas digne de former *trilogie* avec *le Barbier* et *le Mariage de Figaro*.

La Révolution, que Beaumarchais semblait souhaiter dans ses œuvres quand il criblait la noblesse d'épigrammes, et quand il mettait dans la bouche de Figaro de si vives protestations contre les abus, ne lui apporta que des inquiétudes et des déboires. Emprisonné à l'Abbaye, exilé à Londres, il revint en France, puis s'exila de nouveau en Hollande. Il rentra à Paris en 1796, et mourut le 19 mai 1799.

Sur Beaumarchais et son œuvre, consulter :

- L. DE LOMÉNIÉ. *Beaumarchais et son temps*. 2 vol. Paris. Lévy. 1856.
- E. LINTILHAC. *Beaumarchais et ses œuvres*. Paris. Hachette. 1887.
- F. BRUNETIÈRE. *Les époques du théâtre français*. Paris. Hachette. 1885.
- CONFÉRENCES DE L'ODÉON (1^{re} Série 1918-19). *Le Barbier de Séville*, par CH.-M. DES GRANGES.

Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt (1).

Jusque-là, ceci ne va pas mal, hein ! hein !

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur...

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent ?... Eh mon Dieu ! nos faiseurs d'opéras comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée. (*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Et donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Et parbleu, j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro ! (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur ;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur !

Hein ! hein ! quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale (2), si je ne sais ce

1. Beaumarchais avait d'abord écrit le *Barbier de Séville* sous la forme d'un livret d'opéra-comique. De là un certain nombre de *morceaux* où la musique, composée par l'auteur, égaye l'intrigue de la pièce. Rossini devait, en 1816, écrire son immortelle partition : et il avait été devancé, dès 1780, par Paisiello.
— 2. *La cabale*. Beaumarchais avait fait jouer *Eugénie* en 1767, et la pièce, sifflée aux premières représentations, ne s'était relevée que lentement. En 1770, son nouveau drame, *les deux Amis*, était tombé à plat. Enfin, le *Barbier*, annoncé pour le 12 février 1774, avait été interdit *par ordre* ; il put être joué seulement le 28 février 1775. On voit que l'auteur pouvait se plaindre, par la bouche de Figaro, des *cabales* dont il avait été victime

que je dis. (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, à part. — Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. — Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE. — Cette tournure grotesque...

FIGARO. — Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro !

FIGARO. — C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. — Maraudeur ! si tu dis un mot...

FIGARO. — Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. — Je ne te reconnais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO. — Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE. — Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. — Je l'ai obtenu, monseigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE. — Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu ?

FIGARO. — Je me retire.

LE COMTE. — Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasetent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien ! cet emploi ?

FIGARO. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE. — Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO. — Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*. — Beau début !

FIGARO. — Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE. — Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO. — Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel, mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats

LE COMTE. — Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO. — Quitté ? c'est bien lui-même ; on m'a desservi.

LE COMTE. — Oh ! grâce, grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire, assez joliment des bouquets à Cloris (1), que j'en-

1. *Bouquets à Cloris*, on appelait *louquet* une petite pièce de vers que le poète adressait à une dame, pour un anniversaire, pour une fête, comme on envoie un bouquet de fleurs. Ce genre fut particulièrement à la mode au XVIII^e siècle.

voyais des énigmes aux journaux (1), qu'il courait des madrigaux de ma façon, en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. — Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal (2).

LE COMTE. — Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO. — Eh ! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. — Paresseux, dérangé...

FIGARO. — Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets (3) ?

LE COMTE, *riant*. — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO. — Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant*. — Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO. — De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE. — Ah ! miséricorde !

FIGARO. (*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*) — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et, d'honneur, avant la pièce, le café (4) m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. — Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé !

FIGARO. — Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE. — L'ennui te vengera bien d'eux ?

1. Des énigmes aux journaux. Le *Mercur* galant publiait dans chacun de ses numéros des énigmes, des charades, etc... dont le mot était donné dans le numéro suivant. — 2. Voilà une de ces *maximes* qui annoncent le Figaro du *Mariage*. — 3. Fénelon disait déjà dans l'*Educacion des filles* : « Les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manque d'instruction et de bons exemples. » (XII). — 4. Le *café*. Il s'agit du fameux *café Procope*, situé en face du Théâtre-Français, (rue de l'Ancienne Comédie). C'est là que se réunissaient, avant la représentation et pendant les entractes, ceux qui *cabalaient* pour ou contre les pièces nouvelles.

FIGARO. — Ah ! comme je leur en garde ! morbleu !

LE COMTE. — Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges ?

FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théâtre. La vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduirait, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins (1), les envieux, les feuillistes (2), les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et mon bagage en sautoir parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là (3), aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE. — Sauvons-nous !

FIGARO. — Pourquoi ?

LE COMTE. — Viens donc, malheureux ! tu me perds.

(Ils se cachent.)

1. *Maringouin*. Ce mot n'a pas été, comme on le dit parfois, inventé par Beaumarchais. Le *maringouin*, admis par l'Académie en 1718, désigne le moustique des pays chauds (*culex atrox*). Mais Beaumarchais joue sur le mot, et chacun y reconnut une allusion au censeur Marin (Cf. l'affaire Goetzmau, dans les *Mémoires*). — 2. *Feuillistes*. Ceux qui écrivent dans les *feuilles* ou journaux (Cf. *feuilletonistes*). Ce mot est aussi un néologisme de Beaumarchais. Voltaire disait dans *Candide* : « Qu'appellez-vous *folliculaire* ?... C'est, dit l'abbé, un faiseur de tenilles au Fréron. » — 3. *Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là*. Ces mots durent être supprimés à la première représentation, et ne figurent pas non plus dans l'édition de 1775. On y voyait une allusion au *blâme* que le Parlement avait prononcé contre Beaumarchais l'année précédente.

SCÈNE III

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE. — Comme le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO. — Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE. — Ce sont des couplets de la *Précaution inutile*, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO. — Qu'est-ce que la *Précaution inutile* ?

ROSINE. — C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO. — Quelque drame encore ! Quelque sottise d'un nouveau genre (1).

ROSINE. — Je n'en sais rien.

BARTHOLO. — Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare !...

ROSINE. — Vous injuriez toujours notre pauvre siècle. X

BARTHOLO. — Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme (2), l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE, (*le papier lui échappe et tombe dans la rue.*) — Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant... Courez, courez donc, monsieur, ma chanson ; elle sera perdue.

BARTHOLO. — Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient..

(*Il quitte le balcon.*)

ROSINE regarde en dedans et fait signe dans la rue. — St, st, (*Le comte paraît*) ramassez vite et sauvez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

BARTHOLO sort de la maison et cherche. — Où donc est-il ? Je ne vois rien.

ROSINE. — Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO. — Vous me donnez là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un ?

ROSINE. — Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, à lui-même. — Et moi qui ai la bonté de chercher .. Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, toujours au balcon. — Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux ; est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ? (3)

BARTHOLO, paraissant au balcon. — Rentrez, señora ; c'est

1. Bartholo n'aimait pas les drames. Peut-être avait-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse (*Note de Beaumarchais*). — 2. *Tolérantisme*, dérivé de *tolérant*, signifie tolérance systématique et exagérée. Ici, Bartholo le prononce, à la place de *tolérance*, avec une nuance de mépris. — 3. Comparez les rôles d'Agathe et d'Albert, dans les *Folies Amoureuses* de Regnard (1704).

ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV

LE COMTE, FIGARO (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE. — A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet !

FIGARO. — Il demandait ce que c'est que la précaution inutile !

LE COMTE *lit vivement*. — « Votre empressement excite ma curiosité ; sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment, sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine*. — Ma chanson, ma chanson est tombée ; courez, courez donc ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! Oh ! ces femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la (1).

LE COMTE. — Ma chère Rosine !

FIGARO. — Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade (2) ; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE. — Te voilà instruit, mais si tu jases...

FIGARO. — Moi jaser ! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, etc...

LE COMTE. — Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado (3), il y a six mois, une jeune personne d'une beauté !... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO. — Joli oiseau, ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur ?

LE COMTE. — Tout le monde.

FIGARO. — C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter ; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt. .

LE COMTE, *vivement*. — Jamais !... Ah ! quelle nouvelle ! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur ?

1. Cette phrase pourrait servir d'épigramme à l'*Ecole des femmes* de Molière et aux *Folies amoureuses* de Regnard. — 2. Mascarade, déguisement. — 3. Le Prado, promenade publique à Madrid.

FIGARO. — Comme ma mère (1).

LE COMTE. — Quel homme est-ce ?

FIGARO, *vivement*. — C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette, et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatiente*. — Eh ! je l'ai vu. Son caractère ?

FIGARO. — Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE. — Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO. — Nuls.

LE COMTE. — Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO. — Tout jusie autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE. — Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO. — C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur !

LE COMTE. — Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO. — A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE. — Ah ! diable, tant pis ! Aurais-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO. — Si j'en ai ! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE. — Ah ! ah !

FIGARO. — Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatiente*. — Tu es son locataire ?

FIGARO. — De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston (2), qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*. — Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO. — Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE. — Heureux Figaro ! tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO. — C'est bien là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore, moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE. — Ah ! si l'on pouvait écarter tous les surveillants !

FIGARO. — C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE. — Pour douze heures seulement.

1 Comme ma mère. Voir le commentaire de Beaumarchais sur cette réplique, dans la *Lettre modérée sur la critique du Barbier de Séville*. — 2. Piston. Ici l'acteur fait un geste pour désigner clairement l'instrument porté par M. Fleurant dans le *Malade imaginaire*.

FIGARO. — En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE. — Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *révant*. — Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE. — Scélérat !

FIGARO. — Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE. — Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO. — Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE. — Le colonel est de mes amis.

FIGARO. — Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE. — Excellent !

FIGARO. — Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE. — A quoi bon ?

FIGARO. — Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE. — A quoi bon ?

FIGARO. — Pour qu'il ne prenne aucun ombrage et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE. — Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO. — Ah oui ! moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE. — Tu as raison.

FIGARO. — C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE. — Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO. — Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*D'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE. — Fi donc, tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO. — C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE. — La porte s'ouvre.

FIGARO. — C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V

LE COMTE et FIGARO *cachés*, BARTHOLO

BARTHOLO *sort, en parlant à la maison*. — Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu ! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait tout arranger

pour que mon mariage se fit secrètement demain : et point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI

LE COMTE, FIGARO

LE COMTE. — Qu'ai-je entendu ? Demain, il épouse Rosine en secret !

FIGARO. — Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE. — Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO. — Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau (1), besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, monseigneur... (*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE. — Qui donc ?

FIGARO. — Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE. — Pourquoi ?

FIGARO. — Ne vous écrit-elle pas ! *Chantez indifféremment ?* c'est-à-dire chantez... comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE. — Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons pas le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jété.*) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne fais pas de vers, moi...

FIGARO. — Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... et prenez ma guitare.

LE COMTE. — Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO. — Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose (2) ? Avec le dos de la main : from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

PREMIER COUPLET

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître ;
Plus inconnu, j'osais vous adorer ;
En me nommant, que pourrais-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas*. — Fort bien, parbleu ! Courage, monseigneur

1. *Friponneau*, diminutif de *fripon*, déjà usité par La Fontaine. — 2. Cf. MOLIERE, *Bourgeois gentilhomme* : « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris. » En réalité, un gentilhomme, l'honnête homme du 17^e siècle, devait avoir tous les talents, mais sans se piquer de rien.

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET

Je suis Lindor, ma naissance est commune :
 Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier (1).
 Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier,
 A vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO. — Eh ! comment, diable ! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIÈME COUPLET

Tous les matins ici, d'une voix tendre,
 Je chanterai mon amour sans espoir ;
 Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
 Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO. — Oh ! ma foi ! pour celui-ci !... (*Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE. — Figaro ?

FIGARO. — Excellence ?...

LE COMTE. — Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en dedans, chante.*

AIR : *Du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
 Que je dois l'aimer constamment...

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO. — Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE. — Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO. — Ah ! la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE. — Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué : *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces ! que d'esprit !

FIGARO. — Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE. — Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO. — Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE. — C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO. — Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE. — Monsieur Figaro ! je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connais...

FIGARO. — Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

1. *Bachelier*. Ce mot n'a pas le sens actuel ; il signifie simplement un *jeune homme, un étudiant*.

LE COMTE. — Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement*. — Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches. ✕

LE COMTE. — Pour qui de l'or ?

FIGARO, *vivement*. — De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf ✕ de l'intrigue !

LE COMTE. — Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant*. — Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE. — Figaro ?

FIGARO. — Qu'est-ce que c'est ?

LE COMTE. — Et ta guitare ?

FIGARO *revient*. — J'oublie ma guitare ! moi ! je suis donc feu ! (Il s'en va.)

LE COMTE. — Et ta demeure, étourdi !

FIGARO *revient*. — Ah ! réellement je suis frappé ! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes (1) en l'air, l'œil dans la main (2), *Consilio manuque*,

FIGARO. (Il s'enfuit.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée, dans le fond du théâtre, est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I

ROSINE, seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.

Marceline est malade ; tous les gens sont occupés ; et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus (3) a un génie malfaisant qui l'instruit à un point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah ! Lindor ! (Elle cache la lettre.) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bonhomme qui m'a montré quelquefois de la pitié, si je pouvais l'entretenir un moment...

1. *Trois palettes*. La palette était une petite écuelle d'étain qui servait à recueillir une dose déterminée du sang de la personne que l'on saignait. Figaro, *chirurgien-barbier*, a des palettes sur son enseigne. — 2. *L'œil dans la main*. Cette enseigne porte aussi une main sur laquelle est peint un œil, pour marquer que le praticien opère avec clairvoyance. C'est, d'ailleurs, le sens de la devise latine qui peut se traduire : avec intelligence et habileté. — 3. *Argus*. Junon avait chargé Argus, qui avait cent yeux, de surveiller la nymphe Io. Argus fut métamorphosé en paon

SCÈNE II

ROSINE, FIGARO

ROSINE, *surprise*. — Ah ! monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir !

FIGARO. — Votre santé, madame ?

ROSINE. — Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO. — Je le crois ; il n'engraisse que les sots.

ROSINE. — Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? je n'entendais pas : mais...

FIGARO. — Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance ; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante (1).

ROSINE. — Oh ! tout à fait bien, je vous assure ! il se nomme ?...

FIGARO. — Lindor. Il n'a rien : mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment*. — Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part*. — Fort bien. (*Haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE. — Un défaut, monsieur Figaro ! Un défaut ! en êtes-vous bien sûr ?

FIGARO. — Il est amoureux.

ROSINE. — Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut ?

FIGARO. — A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE. — Ah ! que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? Je suis d'une curiosité...

FIGARO. — Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement*. — Pourquoi, monsieur Figaro ? je suis discrète ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, *la regardant finement*. — Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorée (2) et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues ! des dents ! des yeux !...

ROSINE. — Qui reste en cette ville ?

FIGARO. — En ce quartier.

1. *Revenante*, qui plaît, — du verbe *revenir*, dans le sens de *faire un profit* (un *revenant-bon*). M. RIVAUD dit (*Legs*, se. 3) : « J'étais un garçon assez *revenant*. » Nous dirions plutôt aujourd'hui : *avenante*. — 2. *Accorée* (de l'italien *accorio*, avisé), a pris le sens de *séduisant*.

ROSINE. — Dans cette rue, peut-être ?

FIGARO. — A deux pas de moi.

ROSINE. — Ah ! que c'est charmant !... pour monsieur votre parent. Et cette personne est !...

FIGARO. — Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement*. — C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite ; si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir...

FIGARO. — Vous le voulez absolument, madame ? Eh bien ! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE. — La pupille ?...

FIGARO. — Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, *avec émotion*. — Ah ! monsieur Figaro ! je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO. — Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE. — Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO. — Fi donc, trembler ! mauvais calcul, madame ; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE. — S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO. — Eh, madame ! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans < repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux*. — Repos sans amour... paraît...

FIGARO. — Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce : et, pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, *avec embarras*. — Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer (1).

FIGARO. — Aussi, mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE. — Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, *à part*. — Il nous perdrait... (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire*. — Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO. — Personne, madame.

ROSINE. — Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO. — Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

1. *Estimer*. Ce mot est ici une *litote*, figure par laquelle on dit le moins pour exprimer le plus. Cf. *Le Cid* : « Va, je ne te hais point. »

ROSINE. — Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO. — Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (1) de sa passion, moi qui n'y ai que voir !

ROSINE. — Dieux ! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici... passez par le cabinet du clavecin et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO. — Soyez tranquille (*A part, montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III

ROSINE, seule.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro ! c'est un bien honnête homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO, en colère. — Ah ! malédiction ! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...

ROSINE. — Qui vous met donc si fort en colère monsieur ?

BARTHOLO. — Ce damné barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire (2) à La Jeunesse ; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle, un cataplasme ! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah ! qu'il les apporte ! Et personne à l'antichambre ; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE. — Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur ?

BARTHOLO. — J'aime mieux craindre sans sujet que de m'exposer sans précaution ; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher ? Oh ! je...

ROSINE. — C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! Le vent peut bien avoir éloigné ce papier, le premier venu, que sais-je ?

1. - Le mot *enfiévré*, qui n'est plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires ; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir ; mais M. Figaro !... » (*Note de Beaumarchais*) — 2. *Sternutatoire*, médicament qui fait éternuer.

BARTHOLO. — Le vent, le premier venu !... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde ; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE. — A l'air !... monsieur ?

BARTHOLO. — Oui, madame, a l'air.

ROSINE, *à part*. — Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO. — Mais tout cela n'arrivera plus, car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE. — Faites mieux : murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose !

BARTHOLO. — Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE. — Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude ?

BARTHOLO. — Tout comme un autre.

ROSINE. — Que vos répliques sont honnêtes !

BARTHOLO. — Ah ! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE. — Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro ?

BARTHOLO. — Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes, et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...

ROSINE, *en colère*. — Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaidez-vous si fort ?

BARTHOLO, *stupéfait*. — Pourquoi ?... Pourquoi ?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier ?

ROSINE, *outrée*. — Eh bien ! oui, cet homme est entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

BARTHOLO, *seul*.

Oh ! les juifs ! les chiens de valets ! La Jeunesse ? L'Éveillé ? l'Éveillé maudit !

SCÈNE VI

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi*. — Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO. — Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici ?

L'ÉVEILLÉ. — Monsieur, j'étais... ah, aah, ah...

BARTHOLO. — A machiner quelque espièglerie, sans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'ÉVEILLÉ. — Sûrement, je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit ; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir (1) dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait*. — Rien qu'en l'entendant ?... Où donc est ce vaurien de La Jeunesse ? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. (*La Jeunesse arrive en vieillard, avec une canne en béquille ; il éternue plusieurs fois.*)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant*. — La Jeunesse.

BARTHOLO. — Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE. — Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment (*il éternue*) ; je suis brisé (2).

BARTHOLO. — Comment ! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller*. — Est-ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro ? Aah, ah...

BARTHOLO. — Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sol*. — Moi !... Je m'entends!...

LA JEUNESSE, *éternuant*. — Eh ! mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice ?

BARTHOLO. — De la justice ! C'est bon entre vous autres misérables, la justice ! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant*. — Mais, pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO. — Quand une chose est vraie ! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant*. — J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant*. — Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

1. *Me douloir*, me sentir de la douleur (latin *dolere*). — 2. L'acteur Dugazon charge du rôle de La Jeunesse, s'amuse à exagérer et à prolonger ses éternuements, et à provoquer les rires du parterre, si bien qu'on n'entendait plus les répliques de Bartholo. Beaumarchais écrivit au secrétaire de la Comédie Française : « M. Dugazon est prié d'arranger les sublimes saillies de ce rôle, qui sont les éternuements, de façon qu'on puisse entendre ce que dit le docteur dans cette scène, parce que ce n'est pas les pires choses qu'on lui a mises dans la bouche ».

BARTHOLO. — Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi, et t'cha, l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE. — Ah ! monsieur, je vous jure que sans mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant.*) (1).

BARTHOLO. — Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier....

SCÈNE VIII

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO, *caché dans le cabinet, paraît de temps en temps, et les écoute.*

BARTHOLO *continue*. — Ah ! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

BAZILE. — C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO. — J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE. — J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle fâcheuse.

BARTHOLO. — Pour vous ?

BAZILE. — Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO. — Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid ?

BAZILE. — Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO. — Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE. — Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écartier.

BARTHOLO. — Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE. — *Bone Deus !* Se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts, *concedo* (2).

BARTHOLO. — Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BAZILE. — La calomnie, monsieur ? vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien ; et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord, un bruit léger, rasant le sol, comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file

1. Dans le texte de la 1^{re} représentation, Rosine répliquait ici : « Je vous plains bien, mes pauvres enfants. Mais vous n'êtes pas encore si malheureux que moi. » — 2. *A dire d'experts.* « Sans réserve ; locution qui vient de ce que le dire des experts est définitif et sans réserve. » (LITTRÉ). — *Concedo*, je l'accorde, j'y consens ; terme employé dans les disputes scolastiques.

et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis, tout à coup, je ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siller, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait (1) ?

BARTHOLO. — Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE. — Comment ! quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO. — D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine, avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE. — En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO. — Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE. — Cui. Mais vous avez lésiné sur les frais : et, dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or (2).

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent*. — Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE. — Cela s'appelle parler. Demain, tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO. — Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE. — N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne*. — Serviteur.

BAZILE. — Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO. — Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

— SCÈNE IX

FIGARO, *seul, sortant du cabinet*. — Oh ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi, je vais la rouvrir au

1. Ce couplet sur la calomnie est une des nombreuses additions faites par Beaumarchais à son texte de 1774. Il a été inspiré à l'auteur par l'affaire Goezman. On doit le réciter en tenant compte des indications musicales : *pianissimo, piano, rinforzando, crescendo, chorus*. Il était tout prêt pour le musicien, pour un Paisiello ou un Rossini. — 2. Bazile emploie ici le jargon technique de son métier. Dans l'harmonie, toute dissonance doit en effet être *préparée et sauvée*, par l'emploi de certains accords. Les mots : *un jugement inique, sont une* addition de 1775.

comme en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il méditerait qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X

ROSINE, *accourant*, FIGARO

ROSINE. — Quoi ! vous êtes encore là, monsieur Figaro ?

FIGARO. — Très heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE. — Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO. — D'écouter ? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE. — Ah ! grands dieux !

FIGARO. — Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE. — Le voici qui revient ; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (*Figaro s'enfuit.*)

SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE

ROSINE. — Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur ?

BARTHOLO. — Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro ?

ROSINE. — Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO. — Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire ?

ROSINE. — Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien à ce qu'il dit.

BARTHOLO. — Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE. — Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO. — Oh ! de qui ! de quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi ? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part*. — Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine*. — Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras*. — Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite*. — Moi, point du tout ! Mais votre doigt encore taché d'encre... Hein ? rusée se sera !

ROSINE, *à part.* — Maudit homme !

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.* — Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE. — Ah ! sans doute... La belle preuve !... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre ; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO. — C'est ce que vous avez fait ? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles, car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.* — Oh ! imbécile !...

BARTHOLO, *comptant.* — Trois, quatre, cinq...

ROSINE. — La sixième...

BARTHOLO. — Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.* — La sixième ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro ?

BARTHOLO. — A la petite Figaro ? Et la plume qui était toute neuve ; comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro (1) ?

ROSINE. — (*A part.*) Cet homme a un instinct de jalousie !... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO. — Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité ; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE. — Eh ! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites ?

BARTHOLO. — Certes, j'ai tort ; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait !... *Je suis seule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aise ;* mais le bout du doigt reste noir ! la plume est tachée, le papier manque ; on ne saurait penser à tout. Bien certainement, señora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE

Le Comte, en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : (Réveillons-la, etc.)

1. *La petite Figaro*, c'est-à-dire la petite fille de Figaro. Plusieurs critiques ont cherché à expliquer ce détail ; car Figaro n'a pas dit au comte qu'il fût marié ? et dans le *Marianne de Figaro*, il n'est fait aucune allusion à un premier ménage du carlier ?

BARTHOLO. — Mais que nous veut cet homme ? Un soldat Rentre chez vous, señora.

LE COMTE *chante*, Réveillons-la ! *et s'avance vers Rosine*. — Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo ? (*A Rosine, bas*) ? Je suis Lindor.

BARTHOLO. — Bartholo !

ROSINE, *à part*. — Il parle de Lindor.

LE COMTE. — Balordo ; Barque-à-l'eau ; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier*). Prenez cette lettre.

BARTHOLO. — Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi ! Laquelle ! Rentre donc, Rosine, cet homme paraît avoir du vin !

ROSINE. — C'est pour cela, monsieur ; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO. — Rentre, rentre ; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII

LE COMTE, BARTHOLO

LE COMTE. — Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte qui serre la lettre*. — Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez-là dans votre poche ?

LE COMTE. — Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO. — Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE. — Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

AIR : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons (1), le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin (2),
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe pote (3) et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe.
Tous les appétits destructeurs,
Enfin la perle des docteurs.

BARTHOLO. — Qu'est-ce que cela veut dire ! Êtes-vous ici pour m'insulter ? Déloguez à l'instant.

1. *Vairons* ou *vérons* (du latin *varium*, varié). — Se dit des yeux où l'iris est cerclé de blanc, — ou des yeux de couleur différente. — 2. *Algonquin*, sauvage du Canada. C'est à ce troisième vers que l'on coupe d'ordinaire ce couplet. — 3. *Pote*, gonflée. (Cf. *potelet*).

LE COMTE. — Déloger ! Ah, fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, docteur... Barbe-à-l'eau ?

BARTHOLO. — Autre question saugrenue.

LE COMTE. — Oh ! que cela ne vous fasse point de peine ; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO. — Comment cela ?

LE COMTE. — Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO. — Oser comparer un maréchal !...

LE COMTE. —

AIR : *Vive le vin.*

(*Sans chanter*) :

Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

(*En chantant*) :

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un savoir plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO. — Il vous sied bien, manipulateur ignorant ! de ravalier ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts.

LE COMTE. — Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO. — Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE. — Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues (1).

BARTHOLO. — On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE. — Parler à des chevaux ? Ah ! docteur ! pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler, au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO. — Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE. — C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO. — Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE. — Je crois que vous me lâchez des épigrammes, Amour !

BARTHOLO. — Enfin, que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, *feignant une grande colère*. — Eh bien donc ! (*Il s'enflamme.*) Ce que je veux ? Est-ce que vous ne le voyez pas ?

1. Cette plaisanterie, qui rappelle la discussion d'Argan et de Béralde dans *le Malade imaginaire*, est empruntée mot pour mot à la comédie de Brécourt intitulée *l'ombre de Molière* (1674). — Cf. également *l'Amour médecin* et *le Médecin malgré lui*.

SCÈNE XIV

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO

ROSINE, *accourant*. — Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce. (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE. — Vous avez raison : il déraisonne, lui ; mais nous sommes raisonnables, nous ! Moi poli, et vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE. — Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat ?

LE COMTE. — Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE. — J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre*. — Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO. — Rien que cela ?

LE COMTE. — Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO. — Voyons. (*Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bartholo recevra, nourrira, hébergera, couchera... »

LE COMTE, *appuyant*. — Couchera !

BARTHOLO. — « Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE. — C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine*. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMTE. — Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro ?

BARTHOLO. — On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles ; allez au diable, Barbaro ! Barbe-à-l'eau ! et dites à votre impertinent maréchal des logis, que depuis mon voyage à Madrid je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part*. — O ciel ! fâcheux contre-temps !

BARTHOLO. — Ah ! ah ! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part*. — J'ai pensé me trahir (*haut*) : Décamper ! si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse, peut-être ? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption ; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO. — Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau...

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place*. — Ah ! ma belle Rosine !

ROSINE. — Quoi, Lindor, c'est vous ?

LE COMTE. — Recevez au moins cette lettre.

ROSINE. — Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE. — Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.
(*Il s'approche.*)

BARTHOLO. — Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE. — Elle est votre femme ?

BARTHOLO. — Et quoi donc ?

LE COMTE. — Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel ; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO *lit un parchemin*. — « Sur les bons et fidèles témoignages qui nous ont été rendus... »

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher*. — Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO. — Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez.

LE COMTE. — Bataille ? Ah ! volontiers, bataille ! c'est mon métier, à moi (*montrant son pistolet de ceinture*), et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame ?

ROSINE. — Ni ne veux en voir.

LE COMTE. — Rien n'est pourtant aussi gai que bataille : figurez-vous (*poussant le docteur*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (*A Rosine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

(*Rosine tire son mouchoir ; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.*)

BARTHOLO, *se baissant*. — Ah ! ah !...

LE COMTE *la reprend et dit*. — Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche ?

BARTHOLO. — Donnez, donnez.

LE COMTE. — *Dulciter* (1), papa ! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre ?...

ROSINE *avance la main*. — Ah ! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO. — Sortez-vous, enfin ?

LE COMTE. — Eh bien, je sors. Adieu, docteur ; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO. — Allez toujours, si j'avais ce crédit-là sur la mort...

1. *Dulciter*, doucement.

LE COMTE. — Sur la mort ? N'êtes-vous pas médecin ? vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser (1).
(*Il sort.*)

SCÈNE XV

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO *le regarde aller.* — Il est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE. — Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai ce jeune soldat ! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO. — Heureux, m'amour (2), d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE. — Quel papier ?

BARTHOLO. — Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire ~~×~~ accepter.

ROSINE. — Non ! c'est la lettre de mon cousin l'officier qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO. — J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE. — Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO. — Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE. — Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.* — Tu l'as mise là.

ROSINE. — Ah ! ah ! par distraction.

BARTHOLO. — Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.* — Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO. — Donne donc, mon cœur.

ROSINE. — Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur ? est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO. — Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE. — Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO. — Je ne vous entends (3) pas.

ROSINE. — Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ?

1. Les plaisanteries sur les médecins étaient traditionnelles dans la farce italienne et dans la comédie française. Beaumarchais en a hérité, mais les a renouvelées par l'expression de la façon la plus mordante. — 2. *M'amour*. L'élision de la voyelle *a*, pour éviter l'hiatus, était de règle dans la grammaire de l'ancien français. Il en est resté des constructions comme *m'amour* et *m'amie*. L'orthographe *ma mie* est absurde, mais s'est si bien établie qu'on a dit *ma petite mie*. — 3. *Entends*, comprends.

Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO. — Comment, révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE. — Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO. — De quelle offense me parlez-vous ?

ROSINE. — C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO. — De sa femme ?

ROSINE. — Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO. — Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant ! Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE. — Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite (1) au premier venu.

BARTHOLO. — Qui ne vous recevra point.

ROSINE. — C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO. — Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes (2) ; mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.* — Ah ! ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. *(Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)*

BARTHOLO, *revenant.* — Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE. — De quel droit, s'il vous plaît !

BARTHOLO. — Du droit le plus universellement reconnu celui du plus fort.

ROSINE. — On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.* — Madame ! madame !...

ROSINE *tombe sur un fauleuil et feint de se trouver mal.* — Ah ! quelle indignité !...

BARTHOLO. — Donnez cette lettre ou craignez ma colère.

ROSINE *renversée.* — Malheureuse Rosine !

BARTHOLO. — Qu'avez-vous donc ?

ROSINE. — Quel avenir affreux !

BARTHOLO. — Rosine !

ROSINE. — J'étouffe de fureur.

BARTHOLO. — Elle se trouve mal.

ROSINE. — Je m'affaiblis... je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part.* — Dieux ! la lettre !

1. *Retraite.* Nous dirions plutôt aujourd'hui : *Demander asile.* — 2. N'oublions pas que la scène se passe en Espagne.

Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, toujours renversée. — Infortunée ! ah !...

BARTHOLO lui quitte le bras et dit à part. — Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE. — Ah ! pauvre Rosine !

BARTHOLO. — L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques (1). (*Il lit par derrière le fauleuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, à part. — O ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue ! (*Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE soupire. — Ah !...

BARTHOLO. — Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié. (*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, à part. — Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO. — Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE. — Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO. — Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet !

ROSINE. — Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, à genoux. — Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE. — Oui, pardon ! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO. — Qu'elle soit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE lui présentant la lettre. — Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO. — Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE. — Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO se retire. — A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE. — Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO. — Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro, a, je ne sais pourquoi, saignée du pied ; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE. — J'y monterai dans un moment.

1. *Spasmodique*, qui est dû à des spasmes, c'est-à-dire à de brusques contractions de certains organes. Bartholo emploie naturellement des termes de médecine ; le style du personnage est d'accord avec sa condition.

BARTHOLO. — Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, comme tu serais heureuse !

ROSINE, *baissant les yeux*. — Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais !

BARTHOLO. — Je te plairai. je te plairai quand je dis que je te plairai. (Il sort.)

SCÈNE XVI

ROSINE, *le regardant aller*.

Ah ! Lindor ! Il dit qu'il me plaira !... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie*) : Ha !... j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur ; j'en avais une si bonne ! et je l'ai laissé échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah ! mon tuteur a raison ; je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion ! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même (1).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BARTHOLO, *seul et désolé*.

Quelle humeur ! quelle humeur ! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile ! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*On heurte à la porte*.) Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; si vous omettez un seul point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois*.) Voyons qui c'est.

SCÈNE II

BARTHOLO, LE COMTE, *en bachelier* (2).

LE COMTE. — Que la paix et la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, *brusquement*. — Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE. — Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO. — Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE. — Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

1. Ce monologue pourrait être le point de départ d'une comparaison entre l'Agnès de l'*Ecole des Femmes* et la Rosine du *Barbier* : et cette comparaison, tout à l'avantage moral de Rosine, prouverait combien Beaumarchais a su se montrer original tout en rappelant Molière. — 2. *En bachelier*. Cf. p. 5 la description de ce costume, dans la liste des personnages.

BARTHOLO. — Bazile ! organiste ! qui a l'honneur ! Je le sais, au fait.

LE COMTE. — (*A part.*) Quel homme ! (*Haut.*) Un mal subit, qui le force à garder le lit...

BARTHOLO. — Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE. — (*A part.*) Oh ! diable ! (*Haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO. — Ne fût-il qu'incommodé : marchez devant ; je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé*. — Monsieur, j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO. — (*A part.*) C'est quelque fripon. (*Haut.*) Eh non, monsieur le mystérieux ! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE. — (*A part.*) Maudit vieillard ! (*Haut.*) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO. — Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix*. — Ah ! volontiers... Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé*. — Parlez bas ; parlez bas.

LE COMTE, *plus haut*. — ... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO. — Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton*. — ... Était en cette ville, et que j'ai découvert que la señora Rosine lui a écrit (1).

BARTHOLO. — Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement*. — Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre ; mais la manière dont vous prenez les choses.

BARTHOLO. — Eh ! mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas ?

LE COMTE. — Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO. — Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur ; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE. — A la bonne heure ! Sur ce ton, monsieur... Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO. — Eh ! que voulez-vous ? Tous mes valets sont

1. Beaumarchais complique habilement son intrigue en supposant que le comte ne peut se tirer d'affaire qu'en montrant la lettre de Rosine. Il en résultera plus tard que Rosine se croira trahie par Lindor, qui ne serait qu'un agent du comte. Le spectateur n'en sera que plus inquiet, et le dénouement que plus imprévu et plus satisfaisant.

sur les dents ! Rosine, enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part*. — Je me suis enfermé de dépit... Garder la lettre à présent ! il faudra m'enfuir ; autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître (1).

BARTHOLO *revient sur la pointe du pied*. — Elle ~~est~~ assise auprès de la fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine*. — La voici. (*A part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit*. — « Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état. » Ah ! la perfide ! c'est bien là sa main.

LE COMTE, *effrayé*. — Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO. — Quelle obligation, mon cher !

LE COMTE. — Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi.

BARTHOLO. — Avec un homme de loi, pour mon mariage ?

LE COMTE. — Vous aurais-je arrêté sans cela ? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste....

BARTHOLO. — Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre*. — Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre et s'il le faut (*plus mystérieusement*), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée ; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ.

BARTHOLO, *riant*. — De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile (2) ! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie*. — C'était assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire ? il est tard... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO. — Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE. — Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés soient de vieilles finesses, des moyens de comédie ; si elle va se douter...

BARTHOLO. — Présenté par moi, quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé que d'un ami officieux.

1. Il ne pourra pas en prévenir Rosine, ce qui amènera le quiproquo du 4^e acte.
sc. 3. — 2. Cf. acte II, sc. 8.

LE COMTE. — Oui : vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO. — Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour vous l'amener.

LE COMTE. — Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO. — Avant l'instant décisif ! Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses... il ne faut pas me les dire deux fois. *(Il s'en va.)*

SCÈNE III

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme est rude à manier ! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir ; cela me donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux ! Ma foi sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sôt. O ciel ! on dispute là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir ! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. *(Il retourne écouter.)* La voici ; ne nous montrons pas d'abord. *(Il entre dans le cabinet.)*

SCÈNE IV

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO

ROSINE, *avec une colère simulée.* — Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO. — Écoute donc, mon enfant ; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE. — Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher : si je chante ce soir !... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer ? Je vais en deux mots lui donner son compte, et celui de Bazile. *(Elle aperçoit le comte, elle fait un cri.)* Ah !... (1).

BARTHOLO. — Qu'avez-vous ?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur avec un grand trouble.* — Ah ! mon Dieu, monsieur... Ah ! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO. — Elle se trouve encore mal, seigneur Alonzo !

ROSINE. — Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah !

1. Ce genre de *reconnaissance* se trouve indiqué par Molière dans le *Bourgeois gentilhomme* (acte V. sc. 5), lorsque Lucile refuse d'épouser le fils du grand Turc jusqu'à ce qu'elle ait reconnu Cléonte sous ce déguisement. La Comédie italienne a souvent usé de ce procédé.

140236

LE COMTE. — Le pied vous a tourné, madame ?

ROSINE. — Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE. — Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte*. — Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO. — Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici ?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE. — Ah ! Rosine !

ROSINE. — Quelle imprudence !

LE COMTE. — J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE. — Il ne nous quittera pas.

LE COMTE. — Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil*. — Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte*. — Non, attendez ; ma douleur est un peu apaisée. (*A Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO. — Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte*. — Un moment, de grâce ! (*A Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo*. — Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO. — Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE. — Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO. — Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part*. — Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre*. — Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame ?

ROSINE. — Oui, c'est un morceau très agréable de la *Précaution inutile*.

BARTHOLO. — Toujours la *Précaution inutile* !

LE COMTE. — C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer ?

ROSINE, *regardant le comte*. — Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis longtemps goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas, au comte*. — Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas*. — En sentez-vous l'application ?

BARTHOLO. — Parbleu ! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE *chante* (1).

Quand, dans la plaine,
L'amour ramène
Le printemps
Si chéri des amants,
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux ;
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent :
Ils bondissent ;
Tout fermente,
Tout augmente ;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent ;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles ;
Mais Lindor enflammé
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

MÊME AIR

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant
Où son amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse ;

1. Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour, à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la Comédie-Française y a gagné quelque chose, il faut convenir que le *Barbier de Séville* y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce et du plaisir que leur fera le morceau. (*Note de Beaumarchais*). Aujourd'hui, dans toutes les représentations du *Barbier*, Rosine chante un morceau choisi par chaque artiste selon ses goûts et ses moyens. Il suffit que ce morceau soit accommodé au jeu de scène indiqué plus loin.

Mais chanter
 Sauve-t-il du danger ?
 Les doux chalmieux,
 Les chants des oiseaux,
 Ses charmes naissants,
 Ses quinze ou seize ans,
 Tout l'excite,
 Tout l'agite ;
 La pauvrette
 S'inquiète ;
 De sa retraite,
 Lindor la guette ;
 Elle s'avance,
 Lindor s'élance ;
 Il vient de l'embrasser.
 Elle, bien aise,
 Feint de se courroucer
 Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE

Les soupirs,
 Les soins, les promesses,
 Les vives tendresses,
 Les plaisirs,
 Le fin badinage,
 Sont mis en usage ;
 Et bientôt la bergère
 Ne sent plus de colère.
 Si quelque jaloux
 Trouble un bien si doux,
 Nos amants, d'accord,
 Ont un soin extrême...
 De voiler leur transport.
 Mais quand on s'aime,
 La gêne ajoute encor
 Au plaisir même,

(En l'écoulant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affaiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.)

LE COMTE. — En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE. — Vous me flattez, seigneur ; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, *baillant*. — Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas je

viens, je toupille (1). et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes... (*Il se lève et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas au comte.* — Figaro ne vient point.

LE COMTE. — Filons le temps (2).

BARTHOLO. — Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria (3), qui vont en haut, en bas, en roulant, hi ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement. J'en savais autrefois... Par exemple... (*Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,

Faire emplette

Du roi des maris ?

(*Au comte en riant.*) Il y a Fanchonnette dans la chanson ; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah ! ah ! ah ! ah ! Fort bien ! pas vrai (4) ?

LE COMTE, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO LE COMTE

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,

Faire emplette

Du roi des maris ?...

Je ne suis point Tireis ;

Mais, la nuit, dans l'ombre,

Je vaux encor mon prix ;

Et, quand il fait sombre,

Les plus beaux chats sont gris.

1. *Je toupille.* Toupiller, dérivé de *toupie* : tourner sur soi-même. On trouve également : *toupillage* (ST-SIMON). Au moyen âge, on écrivait *toupier*. —

3. On sait que le 23 fév. 1775, *le Barbier* fut représenté en cinq actes, et que le lendemain, la pièce ayant été sifflée, Beaumarchais « se mit en quatre » pour plaire au public. Dans la version en cinq actes, c'est ici que se termine l'acte III. Le Comte invitait Rosine à passer dans le cabinet au clavecin, pour jouer la ritournelle, espérant échapper à la surveillance de Bartholo. Mais celui-ci les suivait. FUS l'action du IV^e acte commençait par la rentrée des mêmes personnages et les réflexions de Bartholo. — 3. *Aria*, mot italien qui signifie *air*, morceau écrit pour la voix ou pour un instrument, solo. Diminutif : *ariette*. — 4. Cf. MOLIÈRE, *Bourgeois gentilhomme*, acte I. sc. 2. M. Jourdain, après avoir entendu en somnolant un air chanté par l'élève du maître de musique, trouve « cette chanson un peu lugubre », et lui préfère une chanson qu'il entonne d'une voix fausse :

*Je croyais Janneton
Aussi douce que belle... etc.*

(*Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tireis,

(*Apercevant Figaro.*) Ah ! entrez, monsieur le barbier, avancez, vous êtes charmant !

FIGARO *salue*. — Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part, au comte.*) Bravo, monseigneur. (*Pendant toute cette scène, le comte fait tout ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs étrangers au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO. — Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO. — Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO. — Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé ? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO. — Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO. — Oui !

FIGARO. — Je leur dirai... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue : Dieu vous bénisse ; et va te coucher, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO. — Vraiment non ; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO. — S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO. — Que je le trouve sur le mémoire !... On n'est pas de cette extravagance-là !

FIGARO. — Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines ?

BARTHOLO. — Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner (1) ; je vous en avertis.

FIGARO. — Doutez-vous de ma probité, monsieur ? Vos cent

1. *Lanterner*, verbe intransitif, — hésiter, perdre du temps ; par comparaison avec la lanterne qui se balance au bout d'une corde (?) *Lanterner* s'emploie également, du xvi^e au xviii^e siècle, comme verbe transitif, avec le sens d'*amuser* quelqu'un, de le payer de vaines paroles.

écus ! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant.

BARTHOLO. — Et dites-moi un peu, comment la petite Figaro a trouvé des bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO. — Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO. — Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre... ce matin.

FIGARO. — Diable emporte si...

ROSINE *l'interrompant*. — Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro ? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO. — Ah ! ah : les bonbons de ce matin ? Que je suis bête, moi ! j'avais perdu tout cela de vue... Oh ! excellents, madame, admirables !

BARTHOLO. — Excellents ! admirables ! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas ! Vous faites là un joli métier, monsieur !

FIGARO. — Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur ?

BARTHOLO. — Et qui vous fera une belle réputation, monsieur !

FIGARO. — Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO. — Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO. — Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO. — Vous le prenez bien haut, monsieur ! Sachez que, quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos*. — Nous différons en cela, monsieur ; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO. — Hein ? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier ?

FIGARO. — C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir ? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO. — Eh ! que n'y restiez-vous ! sans venir ici changer de profession ?

FIGARO. — On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO. — Me mettre à votre place ! Ah ! parbleu, je dirais de belles sottises !

FIGARO. — Monsieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrère, qui est là *révassant*...

LE COMTE, *revenant à lui*. — Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO. — Non ? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère*. — Enfin, quel sujet vous amène ? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame ? Parlez, faut-il que je me retire ?

FIGARO. — Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh !

parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO. — Vous reviendrez tantôt.

FIGARO. — Ah ! oui, revenir ! toute la garnison prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

BARTHOLO. — Non, monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

ROSINE, *avec dédain*. — Vous êtes honnête (1) ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO. — Tu te fâches ? pardon, mon enfant tu vas achever de prendre ta leçon ; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au comte*. — On ne le tirera pas d'ici ! (*Haut*) Allons, l'Éveillé ; La Jeunesse ; le bassin, de l'eau tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO. — Sans doute, appelez-les ! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO. — Eh bien ! j'irai tout chercher ; n'est-ce pas dans votre chambre ? (*Bas au comte*.) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs et dit par réflexion* : — Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas au comte, en s'en allant*.) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI

FIGARO, LE COMTE, ROSINE

FIGARO. — Ah ! que nous l'avons manquée belle ! il allait me donner le trousseau. La clé de la jalousie n'y est-elle pas (2) ?

ROSINE. — C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE

BARTHOLO, *revenant*. — (*A part*.) Bon ! je ne sais ce que fais de laisser ici ce maudit barbier. (*A Figaro*.) Tenez. (*Il lui donne le trousseau*.) Dans mon cabinet, sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO. — La peste ! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes ! (*A part, en s'en allant*.) Voyez comme le ciel protège l'innocence !

1. *Honnête*, dans le sens de *poli*, *bien élevé*. Ce sens est encore fréquent dans le langage populaire. Les paysans répondent à un compliment par : « Vous êtes bien honnête. » Cf. l'expression du XVII^e siècle : *l'honnête homme*, au sens d'homme du monde. — 2. C'est par cette jalousie, que Bartholo tient fermée à clef, que le comte et Figaro pénètrent dans la maison, au moyen d'une échelle, à la scène 5 du IV^e acte.

SCÈNE VIII

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE

BARTHOLO, *bas au comte*. — C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas*. — Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO. — Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE. — Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO. — Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE. — Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE. — Il est bien poli, messieurs, de parler *bas* sans cesse ? Et ma leçon ? (*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO *criant*. — Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire ! (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, ROSINE

LE COMTE. — Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE. — Ah ! Lindor !

LE COMTE. — Je puis monter à votre jalousie ; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE

BARTHOLO. — Je ne m'étais pas trompé ; tout est brisé, fracassé.

FIGARO. — Voyez le grand malheur pour tant de train ! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO. — On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef ! L'habile homme !

FIGARO. — Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE

ROSINE, *effrayée, à part*. — Don Bazile (1) !...

1. L'entrée de Don Bazile, comme la remise de la lettre au début de cet acte, crée une émotion nouvelle. Le spectateur se disait, depuis le début de l'acte :

LE COMTE, *à part*. — Juste ciel !

FIGARO, *à part*. — C'est le diable !

BARTHOLO *va au-devant de lui*. — Ah ! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites ? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui : je partais pour aller vous voir, et s'il ne m'avait point retenu...

BAZILE, *étonné*. — Le seigneur Alonzo ?...

FIGARO *frappe du pied*. — Eh quoi ! toujours des accrocs ? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique !

BAZILE, *regardant tout le monde*. — Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs ?...

FIGARO. — Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE. — Mais encore faudrait-il...

LE COMTE. — Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné*. — La leçon de musique !... Alonzo !...

ROSINE, *à part, à Bazile*. — Eh ! taisez-vous.

BAZILE. — Elle aussi !

LE COMTE, *bas à Bartholo*. — Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part*. — N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez tout.

BAZILE. — Ah ! ah !

BARTHOLO, *haut*. — En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait*. — Que mon élève !... (*bas*). Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas*. — Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas*. — Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas*. — Lui, apparemment !

LE COMTE, *bas*. — Moi, sans doute ! écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile*. — Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile*. — Hum ! grand escogriffe ! Il est sourd !

BAZILE, *à part*. — Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ?
 / Tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut*. — Eh bien ! Bazile, votre homme de loi ?

FIGARO. — Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile*. — Un mot ; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré*. — De l'homme de loi ?

• Pourvu que Bazile n'arrive pas ! • Et il arrive. Mais Beaumarchais ne semble inventer une difficulté que pour s'en jouer et faire admirer sa dextérité à la résoudre.

LE COMTE, *souriant*. — Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, *impatiénte*. — Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi !

LE COMTE, *à Bartholo, à part*. — Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au comte*. — Vous avez raison. (A Bazile.) Mais quel mal vous a donc pris si subitement ?

BAZILE, *en colère*. — Je ne vous entends pas (1).

LE COMTE *lui met, à part, une bourse dans la main*. — Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici dans l'état d'indisposition où vous êtes.

FIGARO. — Il est pâle comme un mort.

BAZILE. — Ah ! je comprends...

LE COMTE. — Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher !

FIGARO. — Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher !...

BARTHOLO. — D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher !

ROSINE. — Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher !

BAZILE, *au dernier étonnement*. — Que j'aie me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE. — Eh ! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous*. — En effet, messieurs, je crois que je ne ferais pas mal de me retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO. — A demain, toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE. — Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO. — Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE. — Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, *à part*. — Diable emporte, si j'y comprends rien ; et sans cette bourse...

TOUS — Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant*. — Eh bien ! bonsoir donc, bonsoir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté BAZILE*

BARTHOLO, *d'un ton important*. — Cet homme là n'est pas bien du tout.

ROSINE. — Il a les yeux égarés.

LE COMTE. — Le grand air l'aura saisi

1. *Entends, comprends*

FIGARO. — Avez-vous vu comme il parlait tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (A *Bartholo.*) Ah ça ! vous décidez-vous, cette fois ? (Il lui pousse un fauleuil très loin du comte et lui présente le linge.)

LE COMTE. — Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, à Figaro. — Eh ! mais il semble que vous le faisiez exprès de vous approcher et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, bas à Rosine. — Nous avons la clé de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO passe le linge au cou de Bartholo. — Quoi voir ? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder ; mais du chant !... Ahi ! ahi !

BARTHOLO. — Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO. — Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (Il rapproche sa tête.)

BARTHOLO. — Ne frottez donc pas.

FIGARO. — C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort ?

(Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par dessus, le pousse violemment et va derrière écouter leur conversation.)

LE COMTE, bas à Rosine. — Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, de loin pour avertir. — Hem !... hem !...

LE COMTE. — Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, passant entre deux. — Votre déguisement inutile !

ROSINE, effrayée. — Ah !...

BARTHOLO. — Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte !

LE COMTE. — Qu'avez-vous donc, seigneur ?

BARTHOLO. — Perfide Alonzo !

LE COMTE. — Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE. — Sa femme ! Moi, passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO. — Ah ! qu'est-ce que j'entends !

ROSINE. — Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(Rosine sort.)

SCÈNE XIII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE

BARTHOLO. — Le colère me suffoque.

LE COMTE. — En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO. — Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO. — Comment ! lorsque je les prends sur le fait
Maudit barbier ! il me prend des envies...

FIGARO. — Je me retire, il est fou.

LE COMTE. — Et moi aussi ; d'honneur, il est fou.

FIGARO. — Il est fou, il est fou... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

BARTHOLO, *seul, les poursuit.* — Je suis fou ! Infâmes suborneurs ! Emissaires du diable dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... Je suis fou !... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément !... Ah ! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, quelqu'un !... Ah ! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu ; n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit !... il y a de quoi perdre l'esprit !

Pendant l'entracte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravé dans le recueil de la musique du *Barbier*.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre est obscur.

SCÈNE I

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main*

BARTHOLO. — Comment, Bazile, vous ne le connaissez pas ? ce que vous dites est-il possible ?

BAZILE. — Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO. — Quelle apparence ? Mais à propos de ce présent... eh ! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE. — Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendais rien :

et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO. — J'entends. est bon...

BAZILE. — A garder.

BARTHOLO, *surpris*. — Ah ! ah !

BAZILE. — Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations (1). Mais, allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO. — En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder ?

BAZILE. — Ma foi, non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO. — Vous craindriez les accidents ?

BAZILE. — Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO. — Votre valet (2), Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE. — Il y va de la vie. Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO. — Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE. — Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO. — Vous avez raison.

BAZILE. — La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO. — Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE. — Adieu : nous serons tous ici à quatre heures (3).

BARTHOLO. — Pourquoi pas plus tôt ?

BAZILE. — Impossible ; le notaire est retenu.

BARTHOLO. — Pour un mariage ?

BAZILE. — Oui, chez le barbier Figaro ; c'est sa nièce qui l'a mariée.

BARTHOLO. — Sa nièce ! Il n'en a pas.

BAZILE. — Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO. — Ce drôle est du complot ; que diable !

BAZILE. — Est-ce que vous penseriez ?...

BARTHOLO. — Ma foi, ces gens-là sont si alertes ! Tenez, mon

1. On voit dans le *Mariage de Figaro* comment Bazile *acommode* encore les proverbes. Celui qu'il vient de citer, en en changeant la seconde partie, s'énonce d'ordinaire ainsi : « Ce qui est bon à prendre est bon à rendre. » — 2. *Votre valet* ; sous-entendu : *je suis*, même ellipse du verbe dans : *Servilcur !* — 3. *Quatre heures* du matin.

ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous (1). X

BAZILE. — Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO. — Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro ! Je suis seul ici.

BAZILE. — J'ai ma lanterne.

BARTHOLO. — Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout (2), je vous attends, je veille ; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE. — Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fail. X

SCÈNE II

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre*. — Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné ; Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah ! Lindor ! si vous m'aviez trompée !... Quel bruit entends-je ?... Dieu ! C'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III

ROSINE, BARTHOLO

BARTHOLO, *tenant de la lumière*. — Ah ! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE. — Je vais me retirer.

BARTHOLO. — Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE. — Que me voulez-vous, monsieur ? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO. — Rosine, écoutez-moi.

ROSINE. — Demain, je vous entendrai.

BARTHOLO. — Un moment, de grâce !

ROSINE, *à part*. — S'il allait venir !

BARTHOLO *lui montre sa lettre*. — Connaissez-vous cette lettre ?

ROSINE *la reconnaît*. — Ah ! grands dieux !...

BARTHOLO. — Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire des reproches : à votre âge, on peut s'égarer ; mais je suis votre ami : écoutez-moi.

ROSINE. — Je n'en puis plus.

1. Bartholo croit empêcher ainsi le notaire d'aller chez Figaro et de marier Rosine avec le Comte. Mais précisément le Comte va venir chez Bartholo, et le notaire sera *tout porté* pour faire le mariage. Beaumarchais ne perd pas de vue un seul instant le thème indiqué par la *précaution inutile*. — 2. Autre *précaution inutile*. Bazile arrivera juste à point, avant Bartholo, pour signer comme témoin au contrat du Comte et de Rosine.

BARTHOLO. — Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE, *étonnée*. — Au comte Almaviva !...

BARTHOLO. — Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE. — Le comte Almaviva !...

BARTHOLO. — Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule ; mais apprenez dans quel piège on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis ! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée*. — Quelle horreur !... quoi, Lindor ?... quoi, ce jeune homme...

BARTHOLO, *à part*. — Ah ! c'est Lindor.

ROSINE. — C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO. — Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée*. — Ah ! quelle indignité !... Il en sera puni. — Monsieur, vous avez désiré de m'épouser ?

BARTHOLO. — Tu connais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE. — S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO. — Eh bien ! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE. — Ce n'est pas tout ; ô ciel ! suis-je assez humiliée !... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau*. — Ah ! les scélérats !... Mon enfant, je ne te te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi*. — Ah ! monsieur, et s'ils sont armés ?

BARTHOLO. — Tu as raison ; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés ! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir*. — Oubliez seulement mon erreur. (*A part.*) Ah ! je m'en punis assez !

BARTHOLO, *s'en allant*. — Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROSINE, *seule*

Son amour me dédommagera... Malheureuse !... (*Elle tire*

son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire ?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah ! j'en ai grand besoin. Figure noble ! air doux ! une voix si tendre !... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur ! Ah ! malheureuse ! malheureuse !... Ciel ! on ouvre la jalousie !

(Elle se sauve.)

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paraît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.* — Quelqu'un s'enfuit ; entrerais-je ?

LE COMTE, *en dehors.* -- Un homme ?

FIGARO. — Non.

LE COMTE. — C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.* — Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.* — Donne-moi la main. *(Il saute à son tour.)* A nous la victoire !

FIGARO *jette son manteau.* — Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune ! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE. — Superbe pour un amant.

FIGARO. — Oui, mais pour un confident ?... et si quelqu'un allait nous surprendre ici ?

LE COMTE. — N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude ; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur (1).

FIGARO. — Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.* — Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO. — Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentiments.

1. Le Comte a tout disposé en effet pour que le mariage se fasse chez Figaro, où le notaire a été convoqué. Il ne vient chez le Docteur que pour y chercher Rosine.

SCÈNE VI

LE COMTE, ROSINE, FIGARO

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

LE COMTE. — La voici ! — Ma belle Rosine !...

ROSINE, *d'un ton très composé*. — Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE. — Charmante inquiétude !... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné ; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE. — Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier !

LE COMTE. — Vous, Rosine ! la compagne d'un malheureux sans fortune, sans naissance !...

ROSINE. — La naissance, la fortune ! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds*. — Ah ! Rosine, je vous adore !...ROSINE, *indignée*. — Arrêtez, malheureux ! vous osez profaner !... Tu m'adores !... Va ! tu n'es plus dangereux pour moi ; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend *(en pleurant)*, apprends que je t'aimais ; apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor ! j'allais tout quitter pour te suivre ; mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés et l'indignité de cet affreux comte Almaziva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre ?LE COMTE, *vivement*. — Que votre tuteur vous a remise ?ROSINE, *fièrement*. — Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE. — Dieux ! que je suis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance, et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah ! Rosine ! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement !

FIGARO. — Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même.

ROSINE. — Monseigneur ! que dit-il ?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paraît en habit magnifique*. — O la plus aimée des femmes ! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor ; je suis le comte Almaziva, qui meurt d'amour et vous cherche en vain depuis six mois.ROSINE *tombe dans les bras du comte*. — Ah !...LE COMTE *effrayé*. — Figaro ?

FIGARO. — Point d'inquiétude, monseigneur ; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses ; la voilà, la voilà qui reprend ses sens ; morbleu ! qu'elle est belle !

ROSINE. — Ah ! Lindor !... Ah ! monsieur, que je suis coupable ! j'allais me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE. — Vous, Rosine ?

ROSINE. — Ne voyez que ma punition : j'aurais passé ma vie à vous détester. Ah ! Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO *regarde à la fenêtre*. — Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle est enlevée.

LE COMTE. — Enlevée !

ROSINE, *troublée*. — Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore*. — Monseigneur ! on ouvre la port de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du comte avec frayeur*. — Ah ! Lindor !...

LE COMTE, *avec fermeté*. — Rosine, vous m'aimez ! Je ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard !...

ROSINE. — Non, non, grâce pour lui, cher Lindor ! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS

FIGARO. — Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE. — Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE. — Ah ! qu'est-ce que j'aperçois !

FIGARO. — Eh, par quel hasard, notre ami...

BAZILE. — Par quel accident, messieurs ?...

LE NOTAIRE. — Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE. — Oui, monsieur. Vous deviez unir la señora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maison pour des raisons que vous saurez. Avez vous notre contrat ?

LE NOTAIRE. — J'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO. — Précisément.

BAZILE, *à part*. — Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE. — C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur ; ne confondons point : voici le vôtre, et c'est ici

celui du seigneur Bartholo, avec la señora... Rosine aussi ? Les demoiselles, apparemment, sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE. — Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. *(Ils signent.)*

BAZILE. — Mais, votre Excellence... je ne comprends pas..

LE COMTE. — Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse et tout vous étonne.

BAZILE. — Monseigneur... mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.* — Vous faites l'enfant ! Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.* — Ah ! ah !

FIGARO. — Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, *pesant la bourse.* — Il n'y en a plus ; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... *(Il signe.)*

SCÈNE VIII

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS (1), DES VALETS *avec des flambeaux*, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile ; il crie en prenant le notaire à la gorge.* — Rosine avec ces fripons ! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE. — C'est votre notaire.

BAZILE. — C'est votre notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO. — Ah ! don Bazile, eh ! comment êtes-vous ici ?

BAZILE. — Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.* — Un moment ; je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO. — Heure indue ? monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de Son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO. — Almaviva !

L'ALCADE. — Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO. — Laissons cela. — Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de Votre Excellence ; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE. — Oui, le rang doit être ici sans force ; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

1. *Alcade* (de l'arabe *al-Kadi*). Magistrat analogue soit à notre commissaire de police, soit à notre juge de paix. — *Alguazil* (arabe *al-wazir*) agent de police.

BARTHOLO. — Que dit-il, Rosine ?

ROSINE. — Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devais-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur ? Je le suis.

BAZILE. — Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, docteur ?

BARTHOLO. — Que m'importe à moi ? Plaisant mariage ? Où sont les témoins ?

LE NOTAIRE. — Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO. — Comment, Bazile !... vous avez signé ?

BAZILE. — Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO. — Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE. — Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO. — La demoiselle est mineure.

FIGARO. — Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO. — Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE. — Mademoiselle est noble et belle ; je suis homme de qualité, jeune et riche ; elle est ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer ?

BARTHOLO. — Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE. — Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois ; et monsieur, que vous avez amené vous-même (1), la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE. — Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE. — Ah ! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO. — Que la quittance de mes cent écus ; ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité*. — Ils étaient tous contre moi... je me suis fourré la tête dans un guépier !

BAZILE. — Quel guépier ? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste et oui, vous reste.

BARTHOLO. — Eh ! laissez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi ! A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine ? (Il signe.)

FIGARO, *riant*. — Ah ! ah ! ah ! monseigneur, ils sont de la même famille.

1. Toujours la précaution inutile.

LE NOTAIRE. — Mais messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO. — Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant*. — Et moi qui leur ai enlevé l'échelle pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO. — Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit la *précaution inutile* (1).

1. Cf. la conclusion de *Monsieur Scapin*, de Jean Richepin (1886) :

On perd à coup sûr, si bien qu'on s'y connaisse,
Quand on a contre soi l'amour et la jeunesse.

Ch.-M. DES GRANGES

Doct ur ès-Lettres,

Professeur de Premiè e au lycée Charl. magne

Morceaux choisis

DES

AUTEURS FRANÇAIS

du Moyen Age à nos jours (842-1900)

Préparés en vue de la LECTURE EXPLIQUÉE

1^{er} CYCLE

6^{me}, 5^{me}, 4^{me} et 3^{me} des Lycées et Collèges,

Écoles Primaires supérieures de filles et de garçons.

Un fort volume in-12, relié percaline **7 fr. 50**

Ce recueil est établi sur le plan des **Morceaux choisis** du même auteur destinés aux Classes de lettres et au 2^e Cycle. La méthode est analogue.

1^o Les extraits sont *groupés par siècles et par genres* ;

2^o Chacun d'eux est précédé de toutes les indications nécessaires pour le *rattacher à l'ouvrage d'où il est tiré*, et pour fournir à l'élève les premières bases de son *explication*. Ainsi l'esprit s'accoutume à la fois, dès les Classes de grammaire, à l'*histoire raisonnée de la littérature* et à la *précision du commentaire* ;

3^o On s'est efforcé, dans ce volume, de choisir des morceaux plus courts, d'un caractère narratif ou pittoresque. Quelques-uns peuvent devenir aisément des *matières de narrations écrites*, et des sujets de *développements oraux*.

THÉÂTRE CLASSIQUE

Corneille. — Racine. — Molière.

Par Ch.-M. DES GRANGES

Docteur ès-lettres, Professeur de Première au Lycée Charlemagne

Un fort vol. in-16, de xxxii-794 pages, relié percaline. 9 fr. 50

Le Théâtre classique fut jadis un des ouvrages les plus célèbres de la littérature scolaire. Tout élève s'en servait, depuis la Troisième jusqu'à la Rhétorique. — On lui a substitué peu à peu les *Théâtres choisis* de Corneille, de Racine et de Molière, afin de ne pas se borner à l'étude uniforme de quelques chefs-d'œuvre et d'inviter les élèves à parcourir, tout au moins, un plus grand nombre de pièces.

Nous avons pensé que ce Théâtre classique pouvait encore rendre de grands services aux maîtres et aux élèves, en ce moment surtout où l'on peut désirer les méthodes les plus simples et les plus pratiques. Mais il fallait rajeunir la forme ancienne et trop étroite imposée jadis par les programmes. Le Théâtre classique que nous publions ne contient donc pas seulement *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polixène*, *Britannicus*, *Esther*, *Athalie*, *Le Misanthrope*, comme son aîné ; — nous y avons ajouté : pour Corneille : des scènes de *Nicomède* et du *Menteur* ; — pour Racine : une partie l'*Andromaque*, l'*Iphigénie* et des *Plaideurs*. — pour Molière : des extraits des *Précieuses*, de l'*Acare* et des *Femmes savantes* ; — le tout renfermé dans une analyse complète des pièces. Les notices et les notes ont été réduites à l'essentiel, afin de laisser le plus de place possible aux citations, développées. Enfin, chaque tragédie ou comédie est accompagnée de l'indication d'un certain nombre de sujets à traiter, en vue de la préparation aux divers examens, — et on trouvera, en tête du volume, plusieurs exemples d'*explication française*.

Sous cette forme rajeunie, le Théâtre classique reprendra son rang sur les programmes, et préparera les élèves à mieux apprécier les textes complets de nos trois grands poètes dramatiques.

Les Grands Écrivains Français Des origines à nos jours. —

Histoire Littéraire et Textes, par Ch.-M. DES GRANGES,
Professeur de Première au Lycée Charlemagne, Docteur ès lettres.

*Spécialement à l'usage des Elèves de la division B du premier Cycle,
de la section D du second Cycle de l'Enseignement Secondaire, de
l'Enseignement Secondaire des Jeunes Filles et des Maisons d'Édu-
cation.*

Broché 9 fr. »

Un fort volume in-16, cartonné 10 fr. »

Ce nouvel ouvrage réunit en un seul volume ce qu'il y a de plus essentiel dans l'histoire de la littérature française et dans les textes des auteurs.

Divisé en chapitres, il correspond aux grandes périodes, aux grands genres et aux grands écrivains, présente la suite chronologique de notre littérature, et donne au fur et à mesure les morceaux typiques qui doivent être appris de mémoire ou commentés en classe.

C'est donc une véritable histoire de la littérature par les textes que nous offrons ainsi aux élèves ; ceux-ci peuvent être assurés qu'ils y trouveront à la fois toutes les notions historiques indispensables, et tous les exemples tirés des principaux écrivains.

COLLECTION " PORTEFEUILLE "



Dictionnaires pratiques

pour l'Étude des Langues Étrangères

Petit format allongé 82×135^{mm},
Épaisseur 5^{mm}, poids 80-90 gr., reliure
percaline souple 2 fr. 50
(sans majoration).

Le titre de « COLLECTION PORTEFEUILLE », sous lequel se présentent ces nouveaux Dictionnaires, en indique à la fois l'aspect extérieur et le caractère éminemment pratique. Semblables en effet, par leur format étroit et allongé et leur peu d'épaisseur, à de simples carnets de notes ou à des portefeuilles, ils en ont la commodité et, comme eux, peuvent aisément trouver place dans la poche.

Ces Dictionnaires se recommandent encore à tous les écoliers, voyageurs, militaires, etc., par le soin avec lequel le texte en a été établi et présenté :

Choix judicieux des mots (pas de termes inutiles ou rares, et, par contre, tous les mots ou expressions d'usage courant, les tours propres à chaque langue : *gallicismes, anglicismes, américanismes, germanismes*, etc.) ;

Exactitude rigoureuse de la traduction.

I. VOLUMES SIMPLES (Série Portefeuille) :

Français-Anglais, par Ch. CESTRE, Professeur d'anglais à la Faculté des lettres de Bordeaux..... 2 fr. 50

Anglais-Français, par G. GUIBILLON, Professeur agrégé d'anglais au Lycée de Mulhouse..... 2 fr. 50

Français-Allemand, par A. SÉNAC, Professeur d'allemand à l'Ecole Lavoisier 2 fr. 50

Allemand-Français, par A. SÉNAC..... 2 fr. 50

II. VOLUMES DOUBLES (Série Gêmeaux) :

Français-Anglais et Anglais-Français, par CESTRE et GUIBILLON 5 fr. »

Français-Allemand et Allemand-Français, par A. SÉNAC... 5 fr. »

Dans la même collection :

Dictionnaire essentiel de la Langue Française

suivi d'un appendice *Historique et Géographique* ;

d'une étude des *Préfixes et des Suffixes* ; d'un tableau des *Homonymes*, etc.

par A. ZED.

Un élégant volume illustré, relié percaline 5 fr. »

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS

D'après la Méthode historique, à l'usage des Classes de Lettres des Lycées et Collèges de Garçons et de Filles et des Maisons d'Éducation, publiée sous la direction de M. Ch.-M. DES GRANGES, Agrégé des lettres, Docteur ès lettres, Professeur de 1^{re} au Lycée Charlemagne.

Edit. illust. d'après les documents de l'époque, avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique.

AVIS. — La nouvelle collection d'Auteurs français que nous présentons au public des écoles se distingue de toute autre par les caractères suivants :

1. Chaque volume contient, en résumé, l'œuvre complète d'un auteur.
- 2. Tous les morceaux sont disposés dans l'ordre chronologique de leur composition.
- 3. Tous sont accompagnés d'une analyse de l'ouvrage d'où ils sont tirés.
- 4. Toutes les œuvres, données en entier ou par fragments, sont encadrées dans une biographie complète de l'auteur.

BOILEAU. Œuvres choisies, par Ch.-M. DES GRANGES.

Un fort volume in-12 de xxii-708 pages. Reliure percaline chagrinée souple, titre or. 9 fr. •

BOSSET. Œuvres choisies, par J. CALVET, Agrégé des lettres. La plupart des Oraisons funèbres, les principaux Sermons et le Discours de réception à l'Académie, y sont donnés *in extenso*.

Un fort vol. in-12 de xvi-721 p. Rel. percaline souple, titre or. 10 fr. •

CHATEAUBRIAND. Œuvres choisies, par Ch. FLORISOONE, Professeur agrégé au Lycée Janson-de-Sailly.

Un vol. in-12 de xxiv-436 p. Rel. percaline souple, titre or. 8 fr. 50

LA FONTAINE. Œuvres choisies, par G. LE BIDOIS, Docteur ès lettres, Professeur au Collège Stanislas.

Un vol. in-12 de xi-547 p. Reliure percaline souple, titre or. 12 fr. •

MOLIÈRE. Théâtre choisi, par Ch.-M. DES GRANGES.

Un fort vol. in-12 de xx-995 p. Rel. percal. souple, titre or. 12 fr. •

MONTAIGNE. Œuvres choisies, par R. RADOUANT, Professeur agrégé au Lycée Henri IV, Docteur ès lettres.

Un vol. in-12 de x-464 pages. Reliure percal. souple, titre or. 8 fr. 50

RACINE. Œuvres choisies, par M. FOURCASSIÉ, Professeur agrégé des lettres au Lycée de Tulle. *Andromaque*, les *Plaideurs*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Iphigénie*, *Esther* et *Athalie* y figurent *in extenso*.

Un fort vol. in-12 de xxi-920 p. Rel. percaline souple, titre or. 12 fr. •

NOUVEAUTÉS :

VOLTAIRE. Œuvres choisies, par L. FLANDRIN, ancien élève de l'École normale supérieure, Professeur agrégé au Lycée Condorcet.

Un fort vol. in-12 de xxiv-1016 p. Rel. 12 fr. •

LA BRUYÈRE. Œuvres choisies, par R. RADOUANT.

Un fort vol. in-12. 9 fr. •

A. ZED

Dictionnaire essentiel de la Langue Française

Un élégant volume illustré de 782 pages, format portefeuille
(82×135 mm.), poids 175 grammes, relié percaline genre
peau, tranche rouge 5 fr.

En publiant ce **Dictionnaire essentiel de la langue française**, on a voulu faire avant tout un livre utile, pratique, peu encombrant, et, par suite, facile à porter dans une serviette d'écolier, une valise de voyage et même, comme un simple portefeuille, dans la poche d'un veston.

Pour ne pas grossir inutilement ce volume, on a supprimé résolument et de parti pris une foule de mots rares, de termes techniques ou scientifiques que personne ne s'étonnera de ne point trouver dans un livre de ce genre. Par contre, on a développé à dessein la définition des *mots importants*, insisté sur leurs différents sens, donné avec leur véritable signification de nombreux *gallicismes*, des *proverbes* connus, des expressions qui sont sur toutes les lèvres et dont il importe de saisir la portée exacte, si l'on veut comprendre autrui et s'en faire comprendre.

Pour la même raison, on n'a pas craint de citer un certain nombre de mots familiers ou populaires, mais en les faisant suivre des indications (*jam.*) (*pop.*), afin que personne ne puisse se méprendre.

Le Lexique proprement dit est suivi d'une **Liste de noms propres**, où l'on trouvera, à côté des noms géographiques indispensables, ceux des personnages les plus célèbres dans l'histoire, les lettres, les sciences et les arts.

L'ouvrage se termine par un exposé des règles de *Grammaire* sur lesquelles on hésite le plus souvent ; par une étude des *préfixes* et des *suffixes*, très utile à qui veut connaître le sens précis des mots ; par une liste des principaux *homonymes* et par quelques *phrases étrangères* que tout le monde répète et qu'il importe de ne pas citer à contresens.

Enfin, pour donner au volume un caractère plus attrayant, on a pris soin de l'orner de planches artistiques et instructives que tous auront profit à consulter.

Tel qu'il se présente, ce petit Dictionnaire pourra — on l'espère du moins — rendre de réels services aux élèves dont il facilitera la tâche, et au grand public, qui y trouvera des renseignements, des explications et la solution de ses plus ordinaires difficultés.

Collections de Dictionnaires en toutes Langues :

Collection Poucet ;

Collection Portefeuille ; Collection Géméaux.

COURS FATIEN

COURS d'HISTOIRE SAINTE par B. FATIEN, approuvé par
Son Emin. le Cardinal Archevêque de Paris.

COURS ÉLÉMENTAIRE (pour les enfants de 6 à 9 ans. — Ancien Testament, suivi d'un Abrégé de la Vie de Jésus-Christ. — Récits. — Résumés. — Maximes morales tirées de chaque leçon.

Un volume in-12, illustré de 50 gravures et d'une carte 2 fr.

COURS MOYEN. — Histoire Sainte, suivie d'une Petite Vie de N.-S. Jésus-Christ. — Cette Petite Vie est tirée en grande partie de l'Evangile ; en l'étudiant, c'est donc le texte même de l'Evangile que les élèves apprendront.

Un volume in-12, illustré de 40 gravures et de cartes 3 fr. 50

NOUVEAUTÉS

COURS SUPÉRIEUR. — Histoire de l'Eglise, suivie d'un Abrégé de Liturgie ; ouvrage précédé d'une Révision d'Histoire Sainte et d'un Abrégé de la Vie de N.-S. Jésus-Christ. — Récits. — Résumés. — Questionnaires.

NOUVELLE ÉDITION, revue et augmentée, par le R. P. SYNAVE, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

La Histoire de l'Eglise a été complètement refondue. On n'a pas hésité à supprimer certains détails et des noms qui n'offrent d'intérêt que pour les érudits. Par contre, on a traité plus à fond et de plus méthodique façon, des questions d'importance capitale : les *persécutions*, les *hérésies*, etc. Enfin, pour les temps modernes et l'époque contemporaine surtout, le texte a été entièrement remanié et mis à jour. Ce volume convient aux élèves des Établissements d'Enseignement et aux Maisons d'Éducation. Il peut surtout rendre service aux élèves qui se préparent aux examens diocésains ou qui suivent les Catéchismes de persévérance.

Un volume in-12 de 590 pages, avec illustrations documentaires, cartonnage classique 6 fr. 50

PETITE LITURGIE. Petit livre destiné à faire connaître aux enfants l'origine et le sens de nos fêtes chrétiennes, les objets du culte et les cérémonies de l'Eglise. — Gravures documentaires. — Questionnaires. — Tableaux synoptiques.

Un volume de 108 pages illustré 0 fr. 90

PETITE HISTOIRE DE L'ÉGLISE, depuis la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, jusqu'à nos jours. La suite des faits principaux y est exposée avec clarté et simplicité. Des illustrations documentaires avec explications éclairent encore le texte. — Résumés. — Questionnaires.

Un volume de 120 pages 0 fr. 90

PETITE VIE DE JÉSUS-CHRIST, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension. — Résumés. — Questionnaires.

Un volume de 92 pages, illustré, broché 0 fr. 90

Ont déjà parus dans LES CLASSIQUES POUR TOUS

Alarcon. — La Vérité suspecte.
Arioste. — Roland furieux.
Bacon. — De la Dignité des Sciences.
Balzac. — Le Colonel Chabert. — Eugénie Grandet (2 vol.). — Un Episode sous la Terreur. — Le Cousin Pons. — Louis Lambert.
Baudelaire. — Poésies choisies. — Pages de critique. — Poèmes en prose.
Beaumarchais. — Le Barbier de Séville.
Bernardin de Saint-Pierre. — Paul et Virginie.
Boccace. — Le Décaméron.
Boileau. — L'Art poétique. — Satires. — Le Lutrin. — Epîtres.
Bossuet. — Trois Oraisons funèbres. — Cinq Sermons.
Bourdaloie. — Sermons.
Buffon. — Discours sur le style.
Caldéron. — La Dame Fantôme.
Cervantes. — Don Quichotte (2 vol.).
Chanson de Roland (La).
Chateaubriand. — Atala. — Mémoires d'Outre-Tombe (2 vol.). — Les Martyrs (2 vol.).
Chénier (André). — Poésies choisies.
Condillac. — Traité des Sensations.
Corneille. — Le Cid. — Cinna. — Horace. — Le Menteur. — Nicomède. — Polyeucte.
Courier (P.-L.). — Lettres d'Alfred. — Pamphlets.
Dante. — La Divine Comédie.
Delavigne (Casimir). — Louis XI.
Descartes. — Discours de la Méthode. — Méditations philosophiques.
Diderot. — Encyclopédie (2 vol.). — Epictète. — Manuel.
Eschyle. — Prométhée enchaîné.
Fénelon. — Lettre à l'Académie. — L'Education des Filles. — Fables.
Fontenelle. — Eloge des Sciences.
Froissart. — Les Chroniques.
Goethe. — Hermann et Dorothea. — Faust. — Le Second Faust. — Goethe. — Berlichingen. — Poésies lyriques. — Werther.
Gresset. — Le Méchant.
Joinville. — Histoire de Saint Louis.
Kant. — Fondements de la métaphysique des mœurs.
La Bruyère. — Caractères et Portraits.
La Fayette (Mme de). — La Princesse de Clèves.
La Fontaine. — Fables choisies.
Lazarillo de Tormes.
Leibniz. — Essai sur l'entendement humain. — La Monadologie.
Le Sage. — Gil Blas (2 vol.).
Le Tasse. — Jérusalem délivrée.
Lope de Vega. — Aimer sans savoir qui.
Lucrèce. — De la Nature.
Machiavel. — Le Prince.
Maistre (Joseph de). — Les Soirées de Saint-Petersbourg.

Maistre (Xavier de). — Voyage autour de ma chambre. — La Jeune Sibérienne; Le Lépreux de la Cité d'Aoste (1 vol.).
Malebranche. — De la recherche de la vérité.
Marius. — Le Jeu de l'Amour et du Hasard. — Les Fausses Confidences.
Michel-Ange. — Poésies.
Milton. — Le Paradis Perdu.
Molière. — L'Amour. — Le Bourgeois Gentilhomme. — Les Femmes savantes. — Le Misanthrope. — Le Malade imaginaire. — Les Précieuses ridicules. — Tartuffe. — Les Fourberies de Scapin; La Comtesse d'Escarbagnas (1 vol.).
Montesquieu. — Lettres persanes.
Mussat (A. de). — Poésies choisies. — Il se faut fuir de Venise. — Fantasio. — Un Caprice (1 vol.). — Mélanges de Littérature.
Napoleon I^{er}. — Mémoires de Sainte-Hélène. — Lettres, Bulletins, Proclamations. — Récits militaires.
Noël (Ch.). — Contes et Nouvelles (2 vol.).
Orléans Ch. I^{er} et II^{em}. — Poésies.
Pascal. — Les Provinciales. — Pensées.
Pétrarque. — Les Amours. — Les Triumpheaux (1 vol.).
Platon. — Le Politique (liv. VII).
Racine. — Andromaque. — Athalie. — Bérénice. — Polixène. — Esther. — Iphigénie. — Les Phéniciens. — Phèdre.
Ragot. — Le Jeune Homme.
Rasselas. — Histoire d'Ibrahim.
Ronsard. — Poésies choisies.
Rousseau J.-J. — Le Contrat social. — Lettres à M^{lle} de La Harpe.
Saint-Hippolyte de Poitiers. — Les choisies.
Schiller. — Wallenstein. — La Jeune de Charles.
Scribe. — Le Capitaine et le Soldat. — Le Voleur d'argent.
Sévigné (Marie de). — Lettres choisies.
Shakespeare. — Macbeth. — Hamlet. — Roméo et Juliette. — Jules César. — Beaucoup de bruit pour rien.
Stendhal. — Le Rouge et le Noir.
Stuart Mill. — Le Utilitarisme.
Stendhal. — La Comtesse de Salm.
Thierry (Augustin). — Récits des Temps Mérovingiens (2 vol.).
Vaucluse (L.). — Ma Conversion.
Vigny A. de. — Poésies choisies (1 vol.). — Servitude et Grandeur militaires (2 vol.). — Chatterton. — Stello. — La Maréchale d'Ancre.
Virgile. — L'Énéide (I à VI) Traduction française. — Énéide (VII à XII).
Voltaire. — Charles XII (2 vol.). — Zémire et Zolir.

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

LITHOMOUNT
PAMPHLET BINDER



3 1158 00525 2589

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 000 731 299 4

